

PIANO FORTE

ANNIE MARGA

Éditions ThoT  
Nouvelles



Annie Marga aime raconter des histoires courtes qui disent beaucoup en peu de pages. Elle a publié un premier recueil de nouvelles intitulé *L'enfant faisait des bulles* il y a une vingtaine d'années et récidive aujourd'hui avec *Piano forte*. Passionnée par le cinéma, elle s'investit depuis longtemps déjà aux côtés de l'université Inter-Âges du Dauphiné et de l'association Acacia de Meylan, pour lesquelles elle anime régulièrement des ciné-clubs.

*L'écriture et l'image, quand elles se rejoignent, se séparent.*



*À mon grand-père Paul.*



## Piano forte

### 1.

Je m'appelle Alice Milévic.

Quand je suis arrivée chez les Bulto, j'avais dix ans. Par trois fois déjà, j'avais eu l'occasion de vivre chez eux, avec eux, lorsque Nina avait été hospitalisée. Je n'en gardais ni un bon ni un mauvais souvenir. Ma seule envie dans ces moments-là avait été de retrouver au plus vite celle qui m'avait élevée.

Jean-Pierre et Thérèse Bulto étaient un couple sans histoire, banal, pas riche, gentil sans plus, et qui agissait toujours selon les bonnes règles qu'il s'était données ; approuvant les derniers avis entendus, applaudissant souvent des faits que je ne comprenais pas.

Leurs deux enfants, deux garçons : Georges, le plus jeune, du même âge que moi, aimable, discret, voire timide, mais doué pour entreprendre souvent des actions saugrenues est celui que je préfèrai aussitôt, à qui j'accordai mes attentions,

mes réflexions ; nous jouions souvent ensemble et nos devoirs se faisaient le soir, côte à côte, sur la grande table de la salle à manger. Son frère Marc, de deux années plus âgé, me laissait indifférente ; je le trouvais arrogant, prétentieux, pérorant pour ne rien dire et, quand une fois, se croyant seul, je le surpris déroband de l'argent dans les réserves de ses parents, il me dévisagea ironiquement en me toisant et cria : « Surtout ne cafarde pas, tu n'as pas intérêt ! » Évidemment, je n'avais pas cafardé comme il me l'avait recommandé, mais mon inimitié pour lui commença réellement ce jour-là ! Leur demeure était une petite maisonnette simple, mitoyenne comme toutes celles de la rue, sise dans le quartier populaire de la petite ville. L'intérieur ne ressemblait en rien à celui de Nina, chaleureux et plein d'objets que j'aimais ; le leur, je le trouvais triste, austère et surtout sans piano !

J'avais été, et bien malgré moi, obligée d'accepter cette famille que je crus provisoire, mais qui m'hébergea pendant de longues années. Nina me manquait et me manquera toujours. Elle était celle qui m'avait adoptée quand je n'étais encore qu'un bébé de quelques mois et dès que je fus en âge de comprendre les choses importantes de la vie, elle sut m'expliquer avec ses mots, simples, naturels, sans ambiguïté qu'elle n'était pas ma mère. Cela me fut égal, m'importa peu, je me moquais totalement de cette femme, ma vraie mère disait Nina, qui n'existait plus et dont je ne connaissais même pas les traits et le nom. Seule comptait Nina, elle était l'Unique.

Elle m'avait dit de l'appeler par son prénom et elle m'expliqua qu'elle n'avait pas voulu s'approprier le nom de *mère*



qui ne lui appartenait pas, qui n'était pas le sien, elle n'en avait pas le droit.

Je me souviens à peine de son mari Illi, il mourut quand j'étais encore très jeune ; je ne revois de cet homme qu'une immense stature qui me prenait dans ses bras et qui me faisait rire. C'est Nina, seule, qui m'éleva jusqu'à mes dix ans. Elle était tendresse, douceur, prévenance, générosité, je ne pourrai jamais énumérer tous les termes qui la définissaient si bien !

J'étais toujours avec elle ; elle me traînait en sa compagnie, en tous lieux et par tous les temps, veillant sur moi, m'expliquant avec infiniment de doigté certaines situations difficiles pour mon âge. En revanche, elle ne voulait pas parler d'elle-même, de son passé, elle disait qu'elle m'expliquerait plus tard. Souvent, la nuit, elle me prenait auprès d'elle, c'était quand je l'appelais et criais au secours. Dans la solitude de ma chambre, pourtant contiguë à la sienne, il me semblait que des choses extraordinaires et étranges se passaient tels de sournois bruissements. Alors, en chemise de nuit, elle venait me chercher, retirait draps et couvertures sous lesquels j'étais cachée, trempée de sueur ; elle me prenait dans ses bras bien que je fus déjà grande et m'emportait au chaud auprès d'elle, loin de mes frayeurs imaginaires.

Nous ne nous séparions jamais car Nina donnait des leçons de piano à la maison. Quand l'école commença, quand il fallut rompre pour de longues heures notre intimité, elle revenait vite me chercher à l'école, toujours à l'heure, toujours présente, m'apportant le vêtement chaud ou l'imperméable lorsque le temps changeait brutalement. Elle était ma Nina, j'étais son Alice !

La musique baigna donc mon enfance, les lieux en étaient imprégnés, me donnant l'impression que l'air que je respirais en était constitué. Air, musique, musique, air, indissociables, nécessaires. Tout naturellement, j'appris le piano, Nina disait que j'étais douée et me considérait déjà en future soliste réputée. Je finissais par le croire et cela donnait à ma petite personne une grande importance.

Le malheur commença quand je compris qu'elle était très malade. Je m'étais aperçue, lors des leçons qu'elle donnait à ses élèves, qu'elle les abandonnait souvent, les laissant seuls en leur infligeant toute une série de gammes à exécuter pendant qu'elle disparaissait dans sa chambre. Là, elle s'allongeait sur son lit. Elle avait mal dans le dos. J'allais la consoler, elle disait que ce n'était rien.

Ce fut d'abord une première hospitalisation, puis une seconde. Ne pouvant rester seule, je fus confiée à une famille d'accueil, la famille Bulto ; c'est lors d'un second séjour que j'appris le décès de Nina. C'était un 27 novembre, la nuit était tombée, les journées sont très courtes en cette saison. Il pleuvait très fort et l'eau crépitait sur les tôles du hangar. J'étais en train de dessiner avec Petit Georges quand Thérèse s'approcha de moi et m'annonça que dorénavant je vivrais toujours avec eux. Je posai mon crayon de couleur, un peu interloquée, et demandai : « Pourquoi ? »

Thérèse Bulto me regarda bizarrement durant quelques secondes et me répondit avec des mots qu'elle cherchait et que moi, je ne comprenais pas. Elle disait que Nina était partie dans une contrée merveilleuse, mais qu'elle ne pourrait

jamais plus revenir. Je ne croyais pas en une seule de ses paroles et encore moins en ce pays merveilleux, car jamais, jamais, ma Nina ne serait partie dans cette région lointaine sans m'emmener avec elle. En ces instants, j'ai détesté Thérèse, ses mensonges idiots et son chignon qui lui tombait dans le cou !

À plusieurs reprises, Thérèse Bulto m'avait conduite à l'hôpital voir la malade, mais jamais je n'avais pensé que je ne la reverrais plus.

Allongée dans son lit, j'observais ses belles et longues mains reposant au-dessus des draps, le visage trop blanc et amaigri.

J'étais très jeune et n'avais dans la vie que cette femme ; elle ne pouvait m'abandonner, et lors de nos visites à l'hôpital quand elle me mettait sous la protection de Thérèse Bulto, je n'appréciais pas ses paroles. Pourtant, j'aurais dû comprendre que de certaines maladies, on ne guérissait pas.

Nina expliquait à Thérèse que j'avais peur la nuit, que jamais il ne fallait me laisser seule, elle disait que je n'aimais pas certains légumes, elle l'exhortait également à surveiller mes bronches qu'elle estimait fragiles. J'avais l'impression abominable que Nina était en train de me vendre !

Mais je regardais bien au fond de ses yeux, j'y trouvais des larmes cachées, les miennes, je les dissimulais aussi. Je sentais que quelque chose de grave se tramait.

Thérèse et moi ne restions jamais longtemps, le laps de temps accordé était un privilège que l'hôpital nous donnait. Nous rentrions alors et Thérèse me prenait la main. Je n'aimais pas la sienne qui était froide et rêche, mais je ne

pouvais m'en libérer. Elle pensait vraisemblablement me consoler ainsi, mais moi je me raidissais dans mon chagrin et ne désirais rien recevoir de cette étrangère qui m'accaparait.

Quand je sus définitivement et impitoyablement que le lieu dans lequel j'allais vivre était la maison des Bulto, je demandai à revoir une dernière fois celle de Nina. J'avais des « choses » à prendre avant qu'elles ne disparaissent à jamais. C'est une femme que je connaissais déjà – j'en voyais beaucoup – qui m'y conduisit. Sans ménagement, elle m'apprit que cette maison meublée était louée et que le piano que je réclamais ne m'appartenait pas. J'étais atterrée, comment pouvait-on me prendre ce qui avait été nôtre, à Nina et à moi-même ?

Je pénétrai à l'intérieur de la bâtisse, les volets étaient fermés, seul celui de ma chambre était ouvert. La femme, sans respect, ouvrit mon armoire et aussitôt s'empara de mes vêtements qu'elle jeta dans un grand sac de toile. Moi, je m'en moquais de ces vêtements, je fonçai droit en direction de la table, là où j'aimais dessiner, là où Nina m'avait appris à lire, à mettre en forme mes premières lettres, mes premiers chiffres. Je saisis le cadre à photo qui nous représentait, Nina et moi, j'arrachai mes dessins accrochés aux murs et décollai même un morceau de tapisserie pour la conserver en souvenir de cette pièce.

Dans le fond de cette chambre, il y avait un recoin presque caché, c'était le mien, secret, celui où je venais pleurer ; cela m'arrivait souvent sans en connaître les raisons. C'était ainsi. J'aimais m'y réfugier aussi pour me raconter

des histoires et surtout les narrer à ce crocodile en peluche qu'Illi m'avait rapporté un jour. Il était vert et l'intérieur de sa gueule était rouge ; je l'appelais Crocro, ce qui ne convenait pas à Nina qui m'expliquait qu'on ne disait pas crocodile, mais crocodile. J'avais persévéré dans cette appellation car les deux *r* de crocro rendaient ma peluche plus terrible encore.

La femme me rappela qu'il fallait me dépêcher, qu'elle n'avait pas que « ça » à faire. Je la détestais tellement que je désirais qu'elle meure, tout de suite, devant moi. Nina était morte, pourquoi pas elle ? Évidemment, cela ne se produisit pas, à ma grande déception.

En quittant la pièce, je ne pleurai pas, je ne voulais pas verser des larmes devant cette femme qui ne devait pas posséder de cœur. Nous sortîmes, elle, avec mes vêtements entassés pêle-mêle dans le sac de toile, et moi, gardant serrés contre ma poitrine, la photo et son cadre, mes dessins récupérés et mon Crocro. Je voulus passer dans le salon pour retrouver un objet qui aurait appartenu à Nina, mais on me le refusa.

Ma maison !

Pourquoi n'était-elle pas à moi ?

Je n'avais qu'elle !

Pendant la journée, occupée par l'école, le va-et-vient quotidien, ma tristesse semblait s'assoupir, mais dès que le soir tombait, et c'était toujours aux environs de dix-huit heures, je ne pouvais retenir mes larmes. L'image de Nina surgissait subitement, devant moi.

Alors, pour pleurer tout mon souïl, pour me cacher, j'allais dans les toilettes. Mon mouchoir devenait alors une petite boule toute mouillée remplie de mon chagrin, ce désespoir que j'essayais de dissimuler quand on m'appelait pour le repas.

Devant mes yeux rougis, Thérèse et Jean-Pierre Bulto n'étaient pas dupes et ils essayaient par des mots gentils, des mots à eux, de me consoler. À cette époque, je ne me rendais pas compte de leur délicatesse, de leur compréhension à mon égard. Ils faisaient de leur mieux.

Ainsi, ils m'avaient donné, disaient-ils, la plus jolie chambre de la maison. Les murs étaient recouverts d'une tapisserie bleu lavasse que je trouvais affreuse et ridicule. Je le leur dis. Ils ne me répondirent pas. Ils ne me comprenaient pas !

Le soir, lorsque j'étais couchée, Thérèse venait souvent me demander si j'allais bien, si je n'avais pas peur. Je lui répondais à peine, me retournais du côté du mur pour ne pas la voir et surtout pour ne pas lui dire qu'effectivement, j'entendais des bruits étranges dans cette maudite chambre. Ça ne la regardait pas. Elle désirait aussi me raconter des histoires, mais elle n'en avait aucune d'intéressante et d'ailleurs, elle ne connaissait pas celles que j'aimais, c'est-à-dire celles de Nina !

Je n'avais plus Nina, mais je n'avais plus la musique non plus. Le piano me manquait et je ne comprenais pas comment l'on pouvait vivre ainsi, privé de cet instrument. Ici, chez Thérèse et Jean-Pierre, il n'y avait qu'une télévision qui déchargeait constamment des musiques auxquelles je n'étais pas habituée !

— Tu n’y connais rien, me disait Marc en se moquant de moi.

Alors, un jour, n’en pouvant plus, je m’enhardis et réclamai un piano. On se mit à rire.

— Comment, un piano ? Tu rêves. Où veux-tu que nous prenions l’argent ?

C’était bref.

Je n’avais rien à ajouter.

Alors, totalement incomprise, me sentant désespérément seule, je pris l’habitude de me rendre au cimetière pour converser avec celle que je ne pouvais oublier.

J’empruntais en cachette la bicyclette de Petit Georges et je partais pour le cimetière. Je poussais le lourd portail qui grinçait à chaque fois et j’allais m’asseoir sur l’étroit rebord de pierre de la tombe de Nina. Je confiais à la morte tout ce que j’avais de rancœur et de regrets dans cette nouvelle vie imposée.

Nina me répondait toujours. Elle tardait un peu puis j’entendais sa voix douce. Je vivais un étrange moment. Je demandais à Nina pourquoi elle m’avait abandonnée, je tendais l’oreille, elle était là. C’était comme une tendre psalmodie. Elle me disait que la maladie l’avait vaincue malgré son désir de me garder toujours auprès d’elle ; je lui demandais pourquoi Marc se conduisait si désobligamment avec moi, elle me susurrant que je devais intimider ce garçon et c’était sa façon d’y faire face ! C’était toujours une conversation insolite, le rêve fantasque de mon chagrin non calmé. J’y croyais fermement et, à chaque visite, cette singulière rencontre me donnait une énergie que je croyais perdue à jamais.